



I MYSELF HAVE NO OPINION



ETEPETETE



TABULA RASA



EQUILIBRIUM

Katrin Straub ou l'odyssée rétinienne

Préambule :

« Je commence souvent par une lettre, un mot, une phrase ou un fragment et je crée mon histoire autour... »

Ainsi s'énonce, très sobrement, le prélude d'une véritable odyssée picturale, qui commencerait à l'instant même où ce qui nous semblait familier - en l'occurrence notre propre langage - devenait soudain opaque, sibyllin, ambivalent voire déroutant.

« Mon travail met à l'épreuve la perception commune du langage écrit, se concentrant sur les contours et les formes de caractères, symboles et fragments de texte plutôt que sur le contenu lui-même. »

D'emblée, les mots interrogent plus qu'ils ne disent. La « réponse » liminaire suppose une exploration de la forme dans une priorité plastique dont la puissance et la cohérence profonde se révéleront peu à peu.

L'odyssée :

Le premier grand voyage, c'est la réalisation vertigineuse, inspirée par des combinaisons informatiques aléatoires de 20000 caractères chinois, de 200 « nouveaux signes » calligraphiques, réinventés au cœur d'un environnement (la Chine) où la perception même du caractère est incompréhensible si ce n'est dans son approche physique, son dessin, sa matérialité pure.

Réinventer. Cette entreprise révèle, tant par l'ampleur du projet que par l'ambition de cette véritable réappropriation d'un langage, une volonté perceptible à de nombreux niveaux de l'œuvre : refuser le rédhibitoire par un dépassement pictural. La question du statut des mots amène à comprendre que les signes, les lettres (mais également les phrases et les titres) jouent véritablement les rôles principaux dans les tableaux. Nous les appréhendons à travers une voix énigmatique qui se manifeste avant tout par la trace matérielle, tantôt assertive, proclamée, tantôt murmurée, spectrale, de la parole.

Le mot, dans sa perception commune, est évocateur de mondes, de sens. Mais dès lors qu'il est retourné, inversé, effacé, englouti, égrené, encollé, fragmenté, le mot opère sa métamorphose et entraîne tout l'espace pictural dans un vertige hypnotique, un chant candide, une promesse ancienne ou encore la menace même de son propre anéantissement. Secouer notre perception commune équivaut donc à bouleverser nos croyances, interroger l'apparence du langage et dénoncer les serments insensés et la tyrannie du code banalisé (cf. *Somebody has to do the work*).

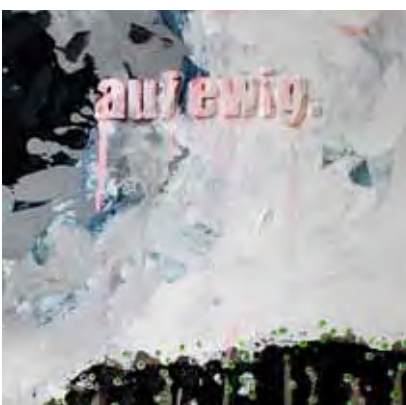
Mais cette mise à l'épreuve n'est pas sans risques. Il faut faire table rase du passé (cf. *Tabula rasa*), du connu, de l'intégré. Seul « un autre regard » permet de voir dans cette démarche nihiliste un ailleurs qui se profile au cœur même du néant. La table rase est rétinienne. L'œil balaye l'ancien monde et voit, de l'autre côté, un univers nouveau. A moins qu'il ne s'agisse d'un monde plus ancien encore, celui des idées, de l'idéal, des ombres et de la grotte où brille un feu depuis la nuit des temps...



TOO CLOSE TO TOUCH



ONCE IN A BLUE MOON



AUF EWIG.



HER MIT DEM SCHÖNEN LEBEN

Même si le doute est palpable, formulé même, il s'inscrit avant tout dans une énigme temporelle (cf. *Maybe maybe not, En attendant*) : quelque chose arrivera ou n'arrivera pas. Les mots ouvrent sur un espoir comme sur une incertitude.

Le voyage pictural se poursuit par l'expérience de la métamorphose, de la mutation. Certains tableaux se figent dans une sorte d'étape intermédiaire de la création et donnent à voir d'étranges floraisons (cf. *Sometimes I think – Sometimes I am*), lunaisons, au cours desquelles l'environnement bascule d'une dimension à une autre, d'un état à un autre, d'un royaume à un autre. Ainsi, les tortues aquatiques, motif récurrent des tableaux, semblent symboliser la nature même de la mutation.

Tandis que leur forme initiale est reconnaissable, elles sont déjà dans un ailleurs. Un espace aérien, céleste (cf. *Her mit dem schönen Leben*). Il en est de même des mots. Suspendus, flottants, dévoilés lors de leur lente mutation matérielle, leur mue, leur chrysalide. Les feuilles se font arbres, papillons. Les étoiles sont elles aussi aquatiques et célestes. Des oiseaux de papier s'élèvent au vent des rêves absolus. Des fruits énigmatiques et des pollens inconnus peuplent d'étranges microclimats.

Mais l'épreuve de la mutation n'est pas toujours si féconde et abondante. L'organique s'efface aussi pour laisser place au minéral. Un monde fossilisé, déserté, occupe maintenant l'espace pictural. Seules de rares feuilles de biloba rappellent les floraisons de jadis. Une sorte d'hiver oublié, lointain, s'est installé. Des rivages de bout du monde. L'espace se fane, se craquelle. Le paysage est lunaire (cf. *Once in a blue moon*).

Un immense calme, presque inquiétant, se dégage des tableaux. Car ces sédiments de l'écorce terrestre, ces étendues pétrifiées, figées, en dépit de leur beauté glacée, ne préfigurent pas seulement la fin d'un cycle naturel, ils annoncent, par l'immobilité silencieuse, une autre menace, celle de l'effondrement même du temps. La question de l'éternité est posée : *Auf ewig*.

Que peut-on en effet promettre d'éternel dans un monde éphémère ? Dans un monde où les choses apparaissent et disparaissent presque simultanément ? Un monde où les objets, les êtres, les serments portent en eux leur propre expiration ? (cf. *Expired. Éphémère, Combien de temps dure un instant ? Yes we can, no sorry, What will happen...*) L'effroi de la fin traverse toute prise de conscience temporelle. Et l'absence est glaciatrice. Des paysages éventés griffent le regard. (cf. *Nordwind*). Un vent polaire découpe la matière picturale en une longue plaie rectiligne. Un à vif. Un littoral éventré. Et l'espoir d'une promesse comme seul réconfort : *I'll be back*.

Ainsi, en-deça de sa dureté apparente (cf. *Too close to touch*), l'impasse minérale se fissure peu à peu pour dévoiler un substrat enfoui : une géologie vivante. Les béances laissent entrevoir un tissu pictural intime et sensible. Mais que nous disent les plaies non cicatrisées du corps blanc (cf. *Under plausible conditions*) ? Il faut s'approcher de ce corps. Les crevasses de l'être murmurent, au travers d'orifices colloïdes, des mots cellulaires...des énigmes, à nouveau.



ALL MEMORIES ARE PERSONAL



UNDER PLAUSIBLE CONDITIONS



SOLILOQUE 21



ET AINSI DE SUITE

All memories are personal. Des bateaux de papier, symboles de ce nouveau voyage, s'intègrent ton sur ton à la white sea, une mer blanche et laiteuse dont les vagues arrachées entrouvrent pourtant sur une eau rouge. La cartographie se resserre en un espace corporel. Serait-ce là enfin le lieu d'une prédiction plus ancienne qui semblait se jouer des hémisphères, des pôles et des méridiens (cf. *Même les chemins parallèles finissent par se croiser.*) ? Dans une géométrie réinventée en tangente avec les limbes, une étrange uchronie nous montre le chemin d'un en-deçà et d'un au-delà rassemblés.

Une journée, une vie. Never the less, La plénitude du vide, Choose your thoughts, I am as light as a bird in bough portent les traces de ce blanc désormais synonyme de liberté. Celle de défier la temporalité, de croiser les espaces, de traverser les membranes et de murmurer dans les cellules de la mémoire.

Loin d'être achevée, cette odyssee se pose un temps en un lieu véritablement insulaire de l'oeuvre, *Les Soliloques*. D'emblée, le lyrisme est présent. *Les Soliloques* enchantent. Dans une vibration subtile, entre équilibre et mouvement, ces tableaux lumineux, d'une étonnante candeur, entraînent dans une dimension spirituelle à la fois cellulaire et cosmique. La rêverie solitaire semble avoir rejoint la quiétude des mondes rédimés. Battement. Pulsation. Frémissement. Une mémoire poétique, tissée d'éternité...

Bruxelles, le 16 février 2013.

Maryline Flandre

